

## THE NOVEL OF THE “CONTEMPORARY EXTREME” BY ANNIE ERNAUX

### LE ROMAN DE «L'EXTRÊME CONTEMPORAIN» D'ANNIE ERNAUX

### ROMANUL “EXTREMULUI CONTEMPORAN” AL LUI ANNIE ERNAUX

Serenela GHÎȚEANU

Universitatea Petrol-Gaze din Ploiești

[serenelag@yahoo.fr](mailto:serenelag@yahoo.fr)

#### Abstract

*The article presents Annie Ernaux's literature as representative for the “contemporary extreme”, French expression that encompasses different tendencies and types of writing which have developed since the 80s. In Annie Ernaux's literature, we recognize one of its characteristics in the influence of sociology, especially due to the emphasis given to the effects driven by the differences between social classes, approach that leads to an almost scientific style, another one in the writing of the “self” that implies the permanent appeal to collective experiences, in the choice of painful events as main themes of her works (the shame due to poverty and to lack of education, the mourning, the abortion, the cancer). The autobiographical novel L'Événement, written in 2000, recalls an abortion that the writer had at a young age, fact that was forbidden by law in the 60s. The writer confesses a personal trauma in order to call into question the abuse of a law, the conservatism of certain mentalities and the silent pain of an entire female community.*

#### Résumé

*L'article présente la littérature d'Annie Ernaux comme appartenant au roman de « l'extrême contemporain », formule française qui comprend diverses tendances et types d'écriture, à partir des années 80 et jusqu'à nos jours. Parmi les caractéristiques de celui-ci, nous trouvons dans la littérature d'Annie Ernaux l'influence de la sociologie, notamment la constatation des effets des différences de classe sociale, approche qui mène à un style presque scientifique, ensuite l'écriture du « moi » qui renvoie en permanence à des expériences collectives, le choix comme thèmes d'événements douloureux (la honte de la pauvreté et du manque d'instruction, le deuil, l'avortement, le cancer). Le roman autobiographique L'Événement paru en 2000 remémore un avortement de jeunesse de l'écrivaine, lorsque celui-ci était, dans les années 60, interdit par la loi. L'écrivaine témoigne sur un trauma personnel afin de dénoncer l'abus d'une loi, le conservatisme de certaines mentalités et la souffrance silencieuse de toute une communauté de femmes.*

#### Rezumat

*Articolul prezintă literatura lui Annie Ernaux ca aparținând romanului « extremului contemporan », formulă franceză care cuprinde diverse tendințe și tipuri de scriitură, începând cu anii 80 și până în zilele noastre. Printre caracteristicile acestui roman, găsim în literatura lui Annie Ernaux influența sociologiei, cu predilecție constatarea efectelor diferențelor de clasă socială, abordare care duce la un stil aproape științific, apoi scriitura « eu »-lui care trimite în permanență la experiențe colective, alegerea ca teme a unor evenimente dureroase ( rușinea sărăciei și a lipsei de instrucție, doliul, avortul, cancerul). Romanul autobiografic L'Événement din anul 2000 rememorează un avort de tinerețe al scriitoarei, atunci când acesta era, în anii '60, interzis prin lege. Scriitoarea aduce mărturie asupra unei traume personale cu scopul de a denunța abuzul unei legi, conservatorismul unor mentalități și suferința tăcută a unei întregi comunități feminine.*

**Key words:** *contemporary novel, autobiography, trauma, female writing*

**Mots-clés:** *roman contemporain, autobiographie, trauma, écriture des femmes*

**Cuvinte-cheie:** *roman contemporan, autobiografie, traumă, scriitura feminină*

À partir de son roman de début, *Les Armoires vides*, paru en 1974, Annie Ernaux se présente sous le signe d'une ambivalence, soit-elle inconsciente : le texte écrit à la I-ère personne, qui relève de l'autobiographie, contient aussi toute la portée sociologique des récits et romans qui le suivront. Denise Lesur, « fille de l'épicière et du cafetier », comme elle se nomme elle-même, raconte l'histoire, reprise plusieurs fois après, de « trahison » de sa classe sociale d'origine, la gêne puis la honte devant le manque d'instruction de ses parents, la médiocrité générale de son milieu provincial, l'évasion dans les études, enfin, l'ascension sociale à travers une carrière de professeur et écrivain.

Chaque expérience de vie des *Armoires vides* sera détaillée par la suite dans un récit à part entière et d'autres expériences s'y ajouteront : la différence croissante entre elle et son milieu dans *Ce qu'ils disent ou rien* (1977), le mariage bourgeois qui échoue et mène au divorce dans *La Femme gelée* (1981), la figure du père dans *La Place* (1983), la maladie d'Alzheimer de la mère dans *Je ne suis pas sortie de ma nuit* (1997), la mort de la mère dans *Une femme* (1988), la passion amoureuse frappée d'interdit dans *Passion simple* (1991) et *Se perdre* (2001), la tentative d'homicide du père contre la mère dans *La Honte* (1997), la remémoration d'un avortement de jeunesse dans *L'Événement* (2000), la jalousie dans *L'Occupation* (2002), son histoire de cancer du sein dans *L'Usage de la photo* (2005), des souvenirs d'enfance incorporés dans une fresque d'époques successives d'après la Seconde guerre dans *Les Années* (2008), l'histoire de la sœur morte avant l'auteure, à l'âge de sept ans dans *L'Autre fille* (2011) et deux « ethnotextes », selon l'expression d'Annie Ernaux, qui rendent compte d'espaces urbains tels la rue, le métro, le R.E.R, des supérettes, dans *Journal du dehors* (1993) et *La Vie extérieure* (2000), type de texte repris dans *Regarde les lumières mon amour* (2014).

Il s'agit de ses propres expériences de vie, dans une littérature qui est, malgré toutes les réserves prises par l'écrivaine par rapport à cette étiquette, autobiographique ; en même temps, les cadres de l'écriture du moi sont largement dépassés par l'intention d'Annie Ernaux d'envisager le collectif, les Autres: « Il y a un aspect fondamental qui a à voir énormément avec la politique, qui rend l'écriture plus ou moins « agissante », c'est la valeur collective du « je » autobiographique et des choses racontées (...), c'est le dépassement de la singularité de l'expérience, des limites de la conscience individuelle ... » (ERNAUX&JEANNET, 2003, 80-81)

Se méfiant, dans ses déclarations, du roman traditionnel, Annie Ernaux y recourt pourtant, dans son audace de dévoiler les tabous qui existent dans les familles et dans le cercle plus ample de la société : « Il me faut le masque romanesque pour lever les censures intérieures de tous ordres et aller le plus loin possible dans l'exposition du non-dit familial, sexuel, scolaire, sur un mode de violence et de dérision » (ERNAUX, 1994, 220).

Annie Ernaux écrit sous la forme autobiographique sur la relation avec ses parents, avec son mari, avec ses amants, cependant elle rejette l'étiquette d'« écrivain de l'intime » car, selon elle, tout ce qui est expérience intime renvoie au collectif : « Est-ce qu'il y a vraiment un intime ? Dans l'intime, quantité de choses relèvent du social, de l'historique. Un moi pur où les autres, les lois, l'histoire ne seraient pas présents, est inconcevable » (ERNAUX, 2011).

L'écrivaine se compare à un scientifique qui observe avec un regard neutre et transcrit avec le plus d'objectivité possible les différences d'entre les classes sociales, la manière dont la langue, les gestes, le mode de vie définissent les êtres du point de vue social et en fait des dominants ou des dominés : « Je suis un transfuge. Je me place en position d'ethnologue » (ERNAUX, 2008).

Elle s'approche surtout des démarches sociologiques au niveau thématique et aussi au niveau stylistique de ses textes. Malgré l'emploi généralisé du « je », elle se conçoit comme représentative pour toute une communauté : « Je me considère très peu comme un être singulier, au sens d'absolument singulier, mais comme une somme d'expérience, de déterminations aussi, sociales, historiques, sexuelles, de langages, et continuellement en dialogue avec le monde (passé et présent), le tout formant, oui, forcément, une subjectivité unique. Mais je me sers de ma subjectivité pour retrouver, dévoiler les mécanismes ou des phénomènes plus généraux, collectifs » ( ERNAUX, 2003, 148)

Au cours du temps, dans sa littérature apparaît ce qu'elle a nommé « l'écriture plate » et qui serait la plus appropriée à son intention d'être une observatrice neutre : « Plate parce que je décris la vie de mon père ni avec mépris ni avec pitié ni à l'inverse, en idéalisant. J'essaie de rester dans la ligne des faits historiques, du document. Une écriture sans jugement, sans métaphore, sans comparaison romanesque, une sorte d'écriture objective qui ne valorise ni ne dévalorise les faits racontés » ( ERNAUX, 1992).

Pourtant, Annie Ernaux prend ses distances par rapport au sociologue, ce qui est naturel puisqu'elle se veut encore écrivaine. Si elle veut bouleverser l'ordre pré-établi du roman, elle ne déserte pas pour autant le champ de la littérature. Ce qui est essentiel dans l'effet de celle-ci, elle l'honore encore, c'est-à-dire le recours à l'affectif : « La recherche de la vérité se passe à travers un moyen qui est (...) un langage qui n'est pas scientifique mais qui n'est pas le document brut non plus (...) C'est de refaire vivre l'émotion avec une certaine distance...critique, si l'on peut dire(...), un regard peut-être un peu sociologique qui me le permet maintenant » (ERNAUX apud PASSERON, 1971 ).

Son désir de « faire éclater le concept de littérature », de « briser l'écriture » (ERNAUX, 1995), selon ses propres formules, n'a pas été accompli au niveau qu'elle a souhaité. Sa conception sur la coexistence de l'émotion et du regard froid du sociologue fait preuve d'un mélange qui n'est ni très inspiré ni très crédible, mais le renouveau du roman grâce à sa thématique sociale, donc politique aussi, est indéniable.

Difficile à classer, le nom d'Annie Ernaux se retrouve dans le recueil d'études *Le roman français de l'extrême contemporain*, paru sous la coordination de Barbara Havercroft, Pascal Michelucci et Pascal Riendeau. « L'extrême contemporain » est une formule qui englobe sous un vaste « chapeau » divers auteurs et tendances littéraires, à partir des années 80 et jusqu'à nos jours.

Dans son chapitre de cet ouvrage, Dominique Viart définit le roman de « l'extrême contemporain » comme un « discours » qui « met en crise la pensée : il en montre les errements, les blocages, les impasses, les sous-entendus et les refoulements » (*Le roman...*, 2010, 118). Dominique Viart observe le fait que celui-ci reprend le contact avec « le politique après deux décennies de formalisme tenant l'engagement pour « une notion périmée » (cf. Robbe -Grillet) et conclut que cette littérature « propose (...) d'autres œuvres (...) qui prennent largement en compte le fait social » (Ibid, 107). Il en identifie même, parmi « les nouvelles formes », ce qu'il appelle « la fiction critique ». Non seulement la matière de ce roman nouveau change mais aussi sa forme : « La fiction critique est ainsi triplement critique : envers l'objet qu'elle se donne, envers les formes canoniques par lesquels la littérature a autrefois tenté de se saisir de cet objet, envers sa propre manière de l'aborder » (Ibid, 120).

Enfin, Viart mentionne le nom d'Annie Ernaux et perçoit les nouveaux écrivains de « l'extrême contemporain », en effet, comme « imprégnés d'une conscience sociopolitique aiguë et qui se pensent eux-mêmes dans l'articulation de l'ethnographie et de la littérature » ( Ibid, 108).

Etant donné que la formule « l'extrême contemporain » recouvre une multitude de tendances et de styles, nous nous arrêtons à l'une de ces tendances, selon Barbara Havercroft, qui y dédie un article, et qui comprend des récits « souvent d'ordre autobiographique et rédigés par des femmes (...), la représentation des expériences traumatiques ou catastrophiques où priment l'abject, la souffrance, l'insupportable » (HAVERCROFT, 2012). Barbara Havercroft remarque qu'à ce type de récits s'ajoutent ceux qui pratiquent « l'écriture du deuil » ou « leur lutte pénible contre une

maladie mortelle » (Idem). Havercroft met en évidence « la dimension éthique » de ces récits, à la suite desquels l'écrivaine en question a la possibilité de « changer de statut, de se transformer d'objet de la violence et du souvenir traumatiques en sujet et même en agent » (Idem). Elle souligne aussi la dimension collective du récit d'un trauma car il s'agirait d'une violence dirigée contre les femmes en raison même de leur genre sexuel. Havercroft rappelle une étude de Cathy Caruth qui écrit que la connaissance du trauma est tardive et différée par la victime parce que celle-ci se trouve, le plus souvent, sous le coup du trauma, dans l'incapacité de le comprendre. Caruth reprend une idée ancienne qui date depuis Freud, celle de la nécessité de transformer en narration l'événement traumatique. La victime ne pourrait donc envisager une guérison en l'absence du langage et de la construction d'une narration destinée à soi-même, afin de s'emparer d'une certaine maîtrise de son propre vécu, mais aussi à l'écoute des Autres, qui doivent être compatissants.

Enfin, Barbara Havercroft se pose des questions sur les moyens d'exprimer « l'indicible », car le trauma est un événement impossible à avouer, a priori, et pourtant, il l'est toujours, car la souffrance parvient à sortir des ténèbres de la mémoire. Ce qui est paradoxal, c'est que « le sujet doit s'immerger au cœur même de sa blessure traumatique. Autrement dit, pour « sortir » du trauma, il faut y plonger », d'après Anne Martine Parent (PARENT, 2006, 117). C'est toujours elle qui met en évidence que « la mise en récit représente un immense défi autant narratif que psychique » (Idem).

Nous avons choisi de nous pencher sur le récit autobiographique *L'Événement* d'Annie Ernaux, qui évoque un avortement subi par l'écrivaine en 1963, lorsqu'elle était étudiante, âgée de 23 ans. Le texte paraît en l'an 2000, donc lorsque l'auteure a l'âge de 60 ans. L'avortement comme expérience féminine traumatisante est présent dès le volume de début, *Les Armoires vides*, et ensuite dans *Passion simple*. Mais seulement après une autre expérience traumatisante, un test sur la séropositivité, en 1999, l'écrivaine subit le retour en force du souvenir de son avortement de jeunesse, qui exige l'écriture d'un livre. Le texte est composé de fragments, le seul moyen crédible de reconstituer une expérience lointaine et traumatisante, qui ne se laisse pas racontée, et le temps du récit rétrospectif est entrecoupé en permanence d'un récit présent de commentaire sur le passé et aussi sur sa propre écriture, qui est mis entre parenthèses. À cause de la précarité de la mémoire, l'écrivaine fait appel aux notations d'un agenda et d'un journal intime de l'époque, témoins du calvaire traversé par la jeune étudiante.

En France, dans les années 60, la contraception et l'avortement sont interdits et ceux qui osent transgresser la loi sont durement punis : les médecins, les sages-femmes, les pharmaciens et bien sûr la femme qui essaie de se faire avorter. Selon les mentalités de l'époque, une grossesse hors mariage est condamnée durement par la société, non seulement par les prêtres, mais par l'ensemble de la population, elle est vécue dans la honte, cachée comme un terrible déshonneur.

Lorsque tomber enceinte n'est pas le résultat d'un choix personnel, la grossesse devient pour la femme quelque chose d'horrible, un bouleversement de sa vie, de son quotidien et de son statut social, c'est une violence sur son corps. L'écrivaine décrit cette agression corporelle de manière significative, en se référant au fœtus qu'elle porte dans son ventre comme à quelque chose d'étranger et répugnant : « Il faut que cette chose-là parte » (ERNAUX, 2000, 36). Dès le début, elle se trouve dans le refus catégorique de cette réalité : « Je suis enceinte. C'est l'horreur » (Ibid, p. 21), « J'ai déchiré le certificat [ de grossesse -n.a.] » (Ibid, 22). Les trois mois de grossesse qu'elle vit, jusqu'à l'avortement, elle avoue n'avoir qu'un seul désir, de « faire lâcher prise à cet embryon » (Ibid, 67). Il est à observer qu'à aucun moment elle ne pense le mot « enfant ». La nausée et tous les autres états spécifiques à la grossesse sont perçus comme des signes pathologiques : « Je suis toujours malade » (Ibid, 47) et sa capacité de se concentrer sur son mémoire de licence disparaît, elle se sent diminuée dans ses facultés cognitives : « J'avais cessé d'être *intellectuelle* » (Ibid, 46). Il existe désormais un Avant et un Après la grossesse et le temps d'Avant est vu comme celui de la liberté, l'indépendance, la normalité tandis que celui d'Après est vu comme celui d'un isolement douloureux par rapport aux autres femmes, causé par un vrai stigmaté : « ...ces noms et ces visages

[ d'étudiants- n.a.] m'expliquent mon désarroi : par rapport à eux, à ce monde de référence, j'étais devenue intérieurement une délinquante » (Ibid, 50).

Le regard des autres est très pesant dans cette situation car la femme qui ne veut pas d'enfant est obligée de se cacher sous peine de subir la loi mais aussi sous peine d'être vue par ses semblables comme une qui n'est plus des « leurs », qui se trouve désormais dans une autre catégorie... toujours humaine ?, on peut se demander. En apprenant la nouvelle de la grossesse, le regard des femmes est empreint de peur : deux collègues et amies sont « effrayées » (Ibid, 56), un autre collègue est « pétrifié » (Ibid, 57) tandis qu'un étudiant qui est marié et milite dans une association pour la légalisation des moyens contraceptifs essaie de profiter sexuellement d'elle, auprès de son bébé d'ailleurs. Il est à remarquer que les hommes la regardent comme si elle était devenue accessible sexuellement, donc dépourvue du droit au respect d'avant. Le jeune homme avec qui elle était tombée enceinte ne l'aide d'aucune manière et les médecins qu'elle consulte lui prescrivent des médicaments pour empêcher une fausse couche. La seule qui l'aide est une étudiante qui avait subi elle-même un avortement, c'est elle qui lui donne l'adresse d'une « faiseuse d'anges », comme on appelait de manière populaire les femmes qui osaient procéder clandestinement à des interruptions de grossesse. (La somme d'argent qu'elle doit payer est assez élevée mais elle n'est pas soulignée dans le texte car ce n'est pas elle qui est la plus importante).

Dans ce calvaire, l'héroïne se trouve dans un manque total de communication avec sa mère parce que celle-ci ne l'aurait jamais comprise : « Ma mère appartenait à la génération d'avant-guerre, celle du péché et de la honte sexuelle » (Ibid, 51) et la jeune étudiante doit laisser à voir sa lingerie intime, lorsqu'elle visite la maison parentale, pour faire la preuve de ses règles. Quand elle est accompagnée à la station du métro par la femme qui l'aide à avorter, l'héroïne fait une sorte de comparaison qui en dit assez sur sa solitude devant un mal typiquement féminin : « Je me sentais abandonnée du monde, sauf de cette vieille femme en manteau noir qui m'accompagnait comme si elle était ma mère » (Ibid, 79). Enfin, elle dira de la même vieille femme qu'elle l'avait « arrachée » à sa mère et « jeté dans le monde » (Ibid, 111). Le prix de la séparation de la mère et du passage à l'âge adulte s'avère donc très dur.

La portée sociologique, si chère à Annie Ernaux, est présente aussi dans ce récit. A cause des complications survenues à la suite de l'avortement, l'héroïne arrive à l'hôpital, où un chirurgien lui parle grossièrement mais seulement parce qu'il avait imaginé qu'elle était une jeune fille simple. Dès qu'il apprend qu'elle était étudiante, il s'excuse, ce qui prouve l'hypocrisie devant ce « stigmaté » et les préjugés de l'époque sur l'appartenance à une classe sociale ou à une autre. L'héroïne remarque le fait qu'en apprenant sa grossesse elle s'était sentie comme renvoyée dans sa classe sociale modeste, qu'elle avait quittée par son accès aux études supérieures. Elle cède donc elle-même au préjugés de l'époque et se culpabilise de s'être comportée comme ceux auxquels elle appartient et en même temps elle ne veut plus appartenir : « J'établissais confusément un lien entre ma classe sociale d'origine et ce qui m'arrivait (...) ce qui poussait en moi c'était, d'une certaine manière, l'échec social » (Ibid, 29-30).

Malgré tout l'opprobre et le risque de perdre sa vie, l'héroïne sent une vraie délivrance après l'avortement. En subissant l'introduction de la sonde, l'héroïne avoue : « Il me semble que cette femme me fait naître. J'ai tué ma mère en moi à ce moment-là » (Ibid, 77). En revenant à Rouen, la ville de ses études, elle se trouve dans un état presque euphorique : « J'étais dans un état fébrile de conscience pure, au-delà du langage » (Ibid, 105), « Je me sentais sauvée » (Ibid, 107), elle est capable de reprendre avec succès l'écriture de son mémoire car « ivre d'une intelligence sans mots » (Ibid, 106). Les moments les plus délicats de l'avortement, l'héroïne les décrit en s'imposant un détachement, un souci d'objectivité qui sont les seuls à pouvoir rendre compte de cette expérience terrible : en expulsant le fœtus, elle se compare à une bête (Ibid, 91), elle se déclare étonnée : « Ainsi j'ai été capable de fabriquer cela », « on dirait une poupée indienne » (Idem), pour pleurer ensuite, à côté d'une amie qui l'accompagne, « scène de sacrifice » (Idem). Elle déclarera aussi qu'après cet acte, elle aurait la sensation d'avoir perdu son corps ancien, l'agression sur le corps devient une réalité tangible, au-delà des souvenirs et des marques psychiques.

Cette expérience n'est connue que par les femmes et, dès le début, l'héroïne se sent une complicité avec les femmes inconnues qui avaient subi un avortement avant elle. Elle dit se sentir « soutenue » (Ibid, 52) par elles, « prise dans une chaîne de femmes par où passaient les générations » (Ibid, 103).

Son état d'esprit en écrivant ce témoignage varie. L'héroïne se sent premièrement sous le signe de la liberté reconquise : « Je ne savais pas si j'avais été au bout de l'horreur ou de la beauté. J'éprouvais de la fierté (...) C'est sans doute quelque chose de cette fierté qui m'a fait écrire ce récit » (Ibid, 107). Elle se sent comme embarquée dans un voyage dans le temps qui n'est pas du tout facile à maîtriser : « Avec ce récit, c'est du temps qui s'est mis en marche et m'entraîne malgré moi » (Ibid, 25). Par la suite, la remémoration lui cause des émotions auxquelles elle s'impose à résister : « Je ne veux pas faire dans ce texte ce que je n'ai pas fait dans la vie à ce moment-là, ou si peu, crier et pleurer » (Ibid, 86). L'héroïne justifie tout de suite ses émotions comme étant des signes de la vérité de ce qu'elle raconte, « une émotion d'écriture » (Idem). Mais ce qui la gêne le plus, c'est l'incapacité d'accéder aux souvenirs d'autrefois autant qu'elle le souhaitait : « La seule vraie mémoire est matérielle » (Ibid, 68). Elle se souvient de certains détails de décor plutôt que de ses états d'âme au plus vif : « Ces années ne m'étaient accessibles que par un effort difficile d'abstraction... » (Ibid, 63). En revenant en 1999 à l'adresse de la garde-malade qui l'avait aidée à avorter, au passage Cardinet, l'héroïne a un sentiment d'irréalité : « J'avais l'impression de reproduire les gestes d'un personnage sans rien éprouver » (Ibid, 114).

En regardant en arrière, l'écrivaine se rend compte que cet « événement » l'a poussée à sortir de la soumission à une loi inhumaine et à la pensée communément admise, marquée par des préjugés, et à faire un geste de **liberté individuelle** : « Je sais aujourd'hui qu'il me fallait cette épreuve et ce sacrifice pour désirer avoir des enfants. Pour accepter cette violence de la reproduction dans mon corps et devenir à mon tour lieu de passage des générations » (Ibid, 111).

Ce qui est essentiel, c'est aussi la nécessité de témoigner, par ce récit, au nom de la communauté des femmes qui ont dû subir, à une époque, une expérience tabou, frappée de honte, de clandestinité, d'exclusion sociale, de privation de liberté, de souffrance atroce et du risque de perdre la vie. L'héroïne pense qu'il est nécessaire d'en faire une narration, de **porter témoignage** : «... les choses me sont arrivées pour que j'en rende compte » (Ibid, 112). Le **caractère collectif et violent** de cette expérience – et du récit également – mènent vers une vraie dénonciation des abus des lois qui sont faites par...des hommes: « D'avoir vécu une chose, quelle qu'elle soit, donne le droit imprescriptible de l'écrire. Il n'y a pas de vérité inférieure. Et si je ne vais pas au bout de la relation de cette expérience, je contribue à obscurcir la réalité des femmes et je me range du côté de la domination masculine du monde » (Ibid, 53).

Et pourtant, en revenant au passage Cardinet en 1999, l'écrivaine note avec surprise le fait que, secrètement, elle avait nourri l'espoir que cet endroit de « l'événement *inouvable* » (Ibid, 26) provoque quelque chose dans le présent : « ...je me suis dit que j'étais revenue (...) en croyant qu'il allait m'arriver quelque chose » (Ibid, 115). Ce qui ne se passe pas. Comme tout trauma, celui-ci, même raconté, s'enveloppe dans un mystère qui est seulement en partie pénétrable : « Le témoignage d'un trauma laisse toujours un reste, une part d'inconnaissable et d'incompréhensible, d'intémoignable, qui signe la dérouté du sens et mine l'intelligibilité du récit » (PARENT, 2006, 120).

Par le récit *L'Événement*, Annie Ernaux offre un témoignage de choix sur ce qui a représenté le cauchemar de tant de femmes dans les années 60, des femmes qui sont restées silencieuses ou qui ont même payé de leur vie un geste de liberté sur leur propre corps. Il faut mentionner que, par scrupule de préserver leur anonymat, l'écrivaine ne donne ni le nom des personnes qui l'ont aidée ni de celles qui l'ont jugée, à l'époque. Elles sont désignées par des initiales.

En racontant une histoire personnelle qui a atteint une large majorité de femmes, une histoire d'interdit, de violence, de punition et d'exclusion, le récit s'inscrit parfaitement dans la définition du « roman de l'extrême contemporain », telle qu'elle est donnée par Barbara Havercroft.

**Ouvrage cité**

Ernaux, Annie, *L'Événement*, Paris, Gallimard, 2000

**Bibliographie critique**

ERNAUX, Annie apud Charpentier, Isabelle, « “Quelque part entre la littérature, la sociologie et l’histoire...” », CONTEXTES, no.1/ 2006 (Isabelle Charpentier cite l’entretien avec l’auteur du février 1992).

ERNAUX, Annie apud Charpentier, Isabelle, op.cit, Entretien avec l’auteur, 1995

ERNAUX, Annie, « Vers un je transpersonnel », *R.I.T.M.*, no.6/1994, p. 220

ERNAUX, Annie & Jeannet, Frédéric Yves, *L'Écriture comme un couteau*, Paris, Stock, 2003

ERNAUX, Annie, Entretien-propos recueillis par Christine Ferniot et Philippe Delaroche, *L'Express*, 1.02.2008

ERNAUX, Annie, Entretien-propos recueillis par Nathalie Jungerman, *Florilettres*, no. 128, 17.10.2011

ERNAUX, Annie apud Passeron, Jean-Claude, « Préface » dans Hoggart, Richard, *La Culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1971

HAVERCROFT, Barbara, « Questions éthiques dans la littérature de l’extrême contemporain : les formes discursives du trauma personnel », *Les Cahiers du CERACC*, no. 5/ 2012 (<http://www.cahiers-ceracc.fr/hevercroft.html>)

PARENT, Anne Martine, « Trauma, témoignage et récit : La dérouté du sens », *Protée*, volume 34, no. 2-3, automne –hiver 2006

\*\*\* *Le roman français de l’extrême contemporain. Écritures, engagements, énonciations. Sous la direction de Barbara Havercroft, Pascal Michelucci et Pascal Riendeau*, Québec, Ed. Nota Bene, 2010

**Serenela Ghițeanu** est Docteur en Littérature Française de l’Université de Bretagne-Sud, France (2009). Elle a publié les livres : *Marguerite Duras ou le goût du vertige* (Ed. Casa Cărții de Știință, Cluj-Napoca, 2016), *Nancy Huston et Nina Bouraoui. Question d’identité* (Presa Universitară Clujeană, 2013), *Sylvie Germain. La Grâce et la Chute* (Institutul European Iasi, 2010), *Ora de citit* (Ed. Alfa - Iasi, 2011) et *A doua oră de citit* (Ed. Casa Cărții de Știință, Cluj-Napoca, 2015). Elle est aussi co-auteur, avec Bujor Nedelcovici, du volume *Scriitorul, cenzura și Securitatea* (Ed. ALL de Bucarest, 2009). Elle est Maître de conférences à l’Université Pétrole-Gaz de Ploiesti, où elle enseigne la Littérature française du XX-e.s., elle donne un Cours de Culture et Civilisation françaises, un Cours de Littérature française contemporaine, et un Cours sur la Littérature roumaine de l’exil. Depuis 1997, elle participe à des conférences et a publié plus de 40 articles scientifiques. Elle a publié également entre 2004-2011 des recensions dans des magazines culturels tels *Revista 22*, *Timpul*, *România literară*, *Observator Cultural*, *Jurnalul literar*, *Luceafărul*, *Contemporanul*, *Adevarul literar și artistic*, *România liberă-Aldine*, *Vatra*, *Convorbiri literare*, *Contrafort*.

